

## La francophonie, les mirages et la responsabilité

Jérôme MELANÇON

Volume 30, numéro 2, 2018

Au coeur de la francophonie de l'Ouest canadien

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1052457ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1052457ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)

1916-7792 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

MELANÇON, J. (2018). La francophonie, les mirages et la responsabilité. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 30(2), 289–294. <https://doi.org/10.7202/1052457ar>

## La francophonie, les mirages et la responsabilité

Jérôme MELANÇON

Centre canadien de recherche sur les francophonies  
en milieu minoritaire  
La Cité universitaire francophone, Université de Regina

Décrivant le Manitoba pour le faire apparaître aux Québécois dans sa richesse et sa beauté humaines, Gabrielle Roy s'appuie sur le sens profond de l'expérience de l'horizon dans l'Ouest canadien. Symbole de coexistence humaine et d'harmonie des gens de toutes les cultures, l'horizon existe dans l'attraction que nous avons pour lui, dans nos tentatives de le rejoindre, dans la joie et l'enchantement que nous procure chacun de nos pas sur les chemins encore incertains d'une existence souvent laborieuse et douloureuse, mais se dérobe du fait même de nos avancées. L'horizon est aussi le lieu des mirages, et Roy se demande si nous ne devrions pas abandonner ces belles images – si nous devrions, peut-être, abandonner cette image qui l'anime, celle de la solidarité des francophones canadiens<sup>1</sup>.

La force de la figure que dessine Roy des communautés francophones et de leur liaison éventuelle et fantomatique – cette «fraternité s'établissant du moins entre nous, de l'Acadie, du Québec, des colonies ontariennes, des Prairies» (Roy, 1996, p. 148), ce «cercle uni des hommes» (Roy, 1996, p. 196) qui peut commencer avec elles, en leur sein – tient à la multiplicité de ses facettes. La plus surprenante – et peut-être la plus juste – de ces figures est leur participation à la société canadienne comme partie prenante, certes, mais au surplus comme tenant une perspective privilégiée sur les pays. Tournées vers la France et vers le Québec, vivant aussi «au tiers» dans l'Ouest comme en ces lieux mémoriels et symboliques, elles participent néanmoins à la vie économique et culturelle des communautés anglophones par intérêt, par nécessité, par goût aussi. Et non par dépit ou par manque d'options – Roy n'a-t-elle pas elle-

même choisi la vie en milieu majoritaire? Elle décrit ce désir d'appartenance qui permet aux francophones vivant en milieu anglophone de comprendre la province de Québec et leur propre province mieux que ces provinces ne pourraient le faire elles-mêmes. Porteuses de vérité, les communautés francophones se rattachent aux racines du pays sans se les approprier et constituent un fond commun d'où se dégage la forme des autres communautés, peu importe l'origine de ceux qui les composent. Mirages, elles n'en font pas moins apparaître un mode de vie tout en proximité et en accueil sans cesse renouvelé, sans souci pour ce qui pourra être accompli<sup>2</sup>.

Évidemment, Roy ressentait, comme nous le ressentons toujours, la peine et la détresse au milieu de l'effort, la fatigue des parents qui doivent laisser leurs enfants trouver leur propre chemin mal dessiné, quitte à les perdre, et le désespoir des bâtisseurs qui se rendent compte de la rareté de leurs héritiers. Ses romans sont de l'Ouest, mais écrits au Québec, dans un grand renoncement à ce même héritage. Ce renoncement lui permet de se tourner plus entièrement vers l'horizon décelé par cet héritage. Elle pallie à cette tristesse par sa propre générosité: cet héritage existe pour et dans le partage pour quiconque le désirera – pour quiconque retracera les pas de Roy, des Landry, des La Vérendrye, eux-mêmes rendus possibles par les peuples autochtones, ces guides qui n'avaient pas peur de se mouiller dans ses récits et romans.

\* \* \*

Les communautés francophones en milieu minoritaire sont autres que ces communautés canadiennes-françaises qui apparaissent dans les récits de Roy. Angoissées par leur vitalité, agrippées à la dualité, antennées sur le Québec, assurées de leurs droits et amputées de leur altérité, augmentées à coups de pourcentages proportionnels et financées dans leur développement, elles disparaissent dans un imaginaire qui ne leur appartient pas et qu'elles s'approprient tant bien que mal en attendant... ou en s'attendant.

Pourtant, on a déjà montré les sources et l'irréalité des prophéties de la disparition. C'est que le passé et le présent des communautés francophones en milieu minoritaire ne leur – ne nous – appartient pas. Ils restent collés aux visions impériales

des autres: la dualité pensée par les nationalistes montréalais; la vitalité des chercheurs et fonctionnaires bien intentionnés; la culture des marchés capitalistes; les droits de l'individualisme possessif et procédural; l'immigration comme outil détaché des motivations des personnes à rencontrer; le financement de l'État providentiel; et toutes ces métaphores métamorphosées en créatures et en cauchemars, prises pour des réalités.

Ce sont là les aliments de la vie commune de toute communauté, mais au sens de ce qui doit brûler et non de ce qui sera fixé, dans un feu dansant qui ne peut ni être contrôlé ni être entièrement compris par des yeux qui n'ont d'autre choix que de chercher le mouvement et l'émerveillement – et non de ce qui doit être réchauffé et rassemblé.

C'est un intellectuel à plusieurs reprises transplanté qui vous harangue ici: ne rêvons pas aux intellectuels organiques émergeant des familles et institutions francophones, ne nous soucions pas même des provenances ni des langues maternelles. Tournons-nous vers celles et ceux qui parlent, dont la voix ralentit les tours de la terre sur son axe, dont les sons ne répondent pas aux questions que nous nous posons par l'entremise de nos formulaires, mais portent plutôt de nouvelles mises en forme de ce que nos vies ont de commun.

L'avenir n'est pas une fonction des volontés du passé ni des grands métaquestionnements. Walter Benjamin, dans son article «Sur le concept d'histoire» (Benjamin, 2000, p. 434), nous rappelle l'ange de l'histoire de Paul Klee qui avance le dos en avant, fixant le passé, aveugle à son avenir, occupé à autre chose. Je vois dans cet ange l'inquiétude de celui qui est certain de son trajet passé, trajet qu'il cherche à retisser pour apercevoir des régularités, des figures, qui en feraient une trajectoire, un projet, qui montrerait enfin qu'il a été lancé et que sa téléologie secrète aboutira un jour, qu'il y a bel et bien un sens à tous ses efforts.

Il n'y aura jamais assez de passé pour former l'avenir. Il n'y a, suggérait Benjamin au bord du précipice en 1940, que des éclairs du passé, que des souvenirs qui nous reviennent au moment du danger – toujours le danger du conformisme et de l'identification au vainqueur, et n'allons pas dire qu'il s'agit ici d'une nébuleuse «majorité anglophone» car les vainqueurs et l'oppression sont partout, car les alliés sont partout – et nous

rappellent à nous-mêmes, à la liberté (Benjamin, 2000, p. 430-431). Ce qui est à venir émerge sourdement de nos gestes, comme cette partie vibrante du spectre sonore de nos activités qui nous glisse des mains lorsque nous les occupons et n'arrive jamais à les remplir lorsque nous nous recueillons. L'ange de l'histoire est poussé malgré lui vers l'avenir, loin d'une histoire-catastrophe qui est davantage qu'une série d'événements à égrainer comme un chapelet, prêt à agir lorsqu'émerge un blocage dans le présent – un essoufflement de cette histoire d'oppression, un moment où les alliances et les appartenances peuvent former de nouvelles constellations.

\* \* \*

Une élite en remplace une autre. Le Canada français était, semble-t-il, une grande ambition projetée par les élites intellectuelle et religieuse à l'époque des grandes colonisations<sup>3</sup>. Les Franco-traités-d'union de l'Ouest et, plus largement, le Canada français ne sont pas formés par des peuples colonisés mais bien par des groupes issus du colonialisme, français d'abord, puis britannique, canadien et canadien-français, suivant les projets de ces élites. Ces groupes furent complices des politiques de colonisation et privilégiés par celles-ci et en même temps – pour un temps désormais révolu – victimes des politiques d'assimilation<sup>4</sup>. Les peuples colonisés ont acquis une orientation commune et cherchent à créer un blocage dans le présent pour ouvrir à une autre histoire et refusent d'appartenir aux autres, refusent d'être pillés, d'être appropriés; les peuples issus de la colonisation ont encore à percevoir les marqueurs d'une orientation commune et à prendre acte de leur participation à ces pillages et ces appropriations.

Point d'illusion d'une culture stable dans ces communautés francophones, ces manières d'être ensemble dans plusieurs dimensions de la vie humaine à la fois, cette familiarité avec la géographie des plis et replis des tissus communautaires sur eux-mêmes, cette aise dans les retournements, cette traversée des séquences événementielles créent des lieux et des moments d'absorption, d'échange et de transformation mutuelles. L'avenir a toujours été et ne pourra qu'être une danse où les rôles s'entre-redéfinissent dans l'échange, une formation d'outardes se joignant aux grandes migrations et échangeant certains de ses membres pour ceux des autres au détour des

terrains de repos et de rencontre. Néanmoins, la solidarité et l'humanité que célèbre Gabrielle Roy, et qui peuvent être tenues par de telles métaphores, doivent être accompagnées d'une responsabilité pour le présent et ce qui y subsiste du passé: sans responsabilité, pas de prise sur le présent, pas de blocages dans l'histoire. L'avenir sera décolonial pour tous ou notre avenir ne dépendra pas de nous.

Nous retraçons déjà les trajectoires que nos prédécesseurs ont aperçues, d'autres nous referont le coup en voyant quel tracé nous pratiquons à notre insu. Dire que notre avenir doit être décolonial, c'est dire qu'il nous arrivera lorsque nous reconnâtrons notre responsabilité partagée pour toutes nos communautés et toutes nos relations, et cesserons de traiter la grande histoire comme celle des autres qui nous envelopperait. Nous en sommes aussi responsables.

#### NOTES

1. Voir surtout «Le Manitoba» et «Mon héritage du Manitoba» (Roy, 1996, p. 123-148 et p. 177-196 respectivement).
2. Les textes de *Fragiles Lumières de la terre* (Roy, 1996) et les autres chroniques réunies dans *Heureux les nomades et autres reportages – 1940-1945* (Roy, 2007) offrent des descriptions et des réflexions sur la culture, la pluralité religieuse et les relations interculturelles qui, en laissant de côté la distinction individu-nation, pourraient former la base d'une théorie de la diversité pouvant rivaliser avec les culturalismes (multi- et inter-) politiques contemporains.
3. Quand on se promène entre les rayons des bibliothèques, on trouve parfois des livres et des idées qui ne rayonnent que de près. Voir Rousseau (2006) et Harvey (2006).
4. J'ai commencé à présenter ces idées dans une conférence bilingue, «Des positions coloniales contradictoires: les trajectoires ambiguës des francophones des prairies canadiennes», *The Making of Canada Series*, Département d'histoire, Université de Regina, le 8 janvier 2017.

#### BIBLIOGRAPHIE

- BENJAMIN, Walter (2000) *Œuvres, III*, Paris, Gallimard, coll. «Folio essais», 480 p.
- HARVEY, Pierre (2006) «Le Canada français comme programme de la bourgeoisie», dans GAGNÉ, Gilles (dir.) *Le Canada français*.

*Son temps, sa nature, son héritage*, Québec, Éditions Nota Bene, coll. «Les Séminaires Fernand-Dumont», p. 43-56.

ROUSSEAU, Louis (2006) «Le Canada français comme programme de l'Église», dans GAGNÉ, Gilles (dir.) *Le Canada français. Son temps, sa nature, son héritage*, Québec, Éditions Nota Bene, coll. «Les Séminaires Fernand-Dumont», p. 17-28.

ROY, Gabrielle (1996) *Fragiles Lumières de la terre. Écrits divers 1942-1970*, nouvelle édition, Montréal, Éditions du Boréal, 1996, 256 p.

——— (2007) *Heureux les nomades et autres reportages – 1940-1945*, Montréal, Éditions du Boréal, coll. «Cahiers Gabrielle Roy», 440 p.